

Annales de la Faculté des Lettres de Bordeaux  
et des Universités du Midi

QUATRIÈME SÉRIE

Commune aux Universités d'Aix, Bordeaux, Montpellier, Toulouse

XXVI<sup>e</sup> ANNÉE

# BULLETIN HISPANIQUE

Paraissant tous les trois mois

TOME VI

N° 1

Janvier-Mars 1904

A. THOMAS

Roger Bacon et les étudiants espagnols.

**Bordeaux :**

FERET & FILS, ÉDITEURS, 15, COURS DE L'INTENDANCE

**Lyon :** HENRI GEORG, 36-42, PASSAGE DE L'HOTEL-DIEU

**Marseille :** PAUL RUAT, 54, RUE PARADIS | **Montpellier :** C. COULET, 5, GRAND'RUE

**Toulouse :** ÉDOUARD PRIVAT, 45, RUE DES TOURNEURS

**Madrid :** MURILLO, ALCALÁ, 7

**Paris :**

ALBERT FONTEMOING, 4, RUE LE GOLF

Bibliothèque Maison de l'Orient



151527

# BULLETIN HISPANIQUE

Tome VI, 1904, N° 1

## SOMMAIRE

P. Paris, <i>Petit cavalier ibérique</i> . . . . .	1
E. J. Navarro, <i>MVRGIS!</i> . . . . .	3
P. Quintero, <i>Mosaicos inéditos italicenses</i> . . . . .	7
J.-A. Brutails, <i>Note sur une charte suspecte du fonds de la Sauve-Majeure</i> . . . . .	13
A. Thomas, <i>Roger Bacon et les étudiants espagnols</i> . . . . .	18
María Goyri de Menéndez Pidal, <i>Romance de la muerte del principe D. Juan</i> . . . . .	29
R. Menéndez Pidal, <i>Más sobre las fuentes del Condenado por desconfiado</i> . . . . .	38
E. Walberg, <i>L'Auto sacramental de Las Ordenes militares de D. Pedro Calderón de la Barca (suite)</i> . . . . .	44
<i>Variétés : Une nouvelle œuvre de Felipe Pedrell (H. de Curzon), p. 67.</i>	
<i>Bibliographie : J. JUNGFER, Ueber Personennamen in den Ortsnamen Spaniens und Portugal (G. Jullian), p. 71; — V. LAMPÉREZ, Del bizantinismo en la arquitectura cristiana española (J.-A. Brutails), p. 71; — R. MENÉNDEZ PIDAL, Manual elemental de gramática histórica española (E. M.), p. 74; — V. VIVES Y LIERN, Las casas de estudios en Valencia (H. M.), p. 77; — C. FERNÁNDEZ DURO, Viajes del Infante D. Pedro de Portugal en el siglo XV (E. M.), p. 78; — H. DE CURZON, Bibliographie Térésienne, p. 78; — N. ESTEVANZ, Fragmentos de mis memorias (H. Léonardon), p. 79; — B. DE TANNENBERG, L'Espagne littéraire (R. Lerouge), p. 79.</i>	
<i>Sommaires des Revues consacrées aux pays de langue castillane, catalane ou portugaise</i> . . . . .	82
<i>Articles des Revues françaises ou étrangères concernant les pays de langue castillane, catalane ou portugaise</i> . . . . .	87
<i>Chronique</i> . . . . .	89

## GRAVURES

I. <i>Petit cavalier ibérique</i> . . . . .	1
II. <i>Monnaie avec légende MVRTILI</i> . . . . .	6
III. <i>Plan d'une maison d'Italica</i> . . . . .	9

## PLANCHES

- I-II. *Mosaicos inéditos italicenses.*
- III. *Charte suspecte relative au prieuré d'Ejea.*

## RÉDACTION

- M. E. MÉRIMÉE, professeur de langue et littérature espagnoles à l'Université de Toulouse, doyen de la Faculté des Lettres.
- M. A. MOREL-FATIO, secrétaire de l'École des Chartes, directeur adjoint à l'École des Hautes-Études, professeur suppléant au Collège de France, à Paris.
- M. P. PARIS, professeur d'archéologie et d'histoire de l'Art à l'Université de Bordeaux, directeur de l'École municipale des Beaux-Arts.

*Secrétaire de la Rédaction :*

- M. G. CIROT, maître de conférences d'Études hispaniques à l'Université de Bordeaux (Faculté des Lettres).

*Directeur-Gérant :*

- M. G. RADET, professeur d'histoire ancienne à l'Université de Bordeaux, doyen de la Faculté des Lettres.

a Salomon Reinach  
mon ami  
A. Th.

## ROGER BACON ET LES ÉTUDIANTS ESPAGNOLS

## ROGER BACON ET LES ÉTUDIANTS ESPAGNOLS

---

Roger Bacon, le *doctor mirabilis*, a été l'objet de nombreuses études qu'il est inutile d'énumérer ici. Le *Répertoire des sources historiques du Moyen-Age* de l'abbé Ulysse Chevalier, section *Bio-bibliographie*, indique tout ce qui est antérieur à 1888. Depuis lors, il n'y a à signaler que l'apparition, à Oxford, de 1897 à 1900, d'une édition en trois volumes de l'*Opus majus* par M. J.-H. Bridges, édition précédée d'une importante préface où est résumé ce que l'on sait de précis sur la biographie de Roger Bacon, et la publication de sa *Grammaire grecque* et de sa *Grammaire hébraïque*, que viennent de faire MM. Nolan et Hirsch<sup>1</sup>.

Né en Angleterre, Bacon étudia à Oxford, puis à l'Université de Paris, où sa présence est établie par des synchronismes en 1245 et en 1250. Entré dans l'ordre des Frères mineurs et revenu à Oxford, il fut bientôt suspect à ses chefs à cause de ses doctrines, renvoyé à Paris (1257) et soumis, pendant près de dix ans, à une surveillance qui ressemblait fort à la prison. Vers 1266, la protection du pape Clément IV le fit élargir, et, dans un laps de temps très court, il composa, pour les adresser à son protecteur (mort en 1268), trois ouvrages considérables : l'*Opus majus*, l'*Opus minus* et l'*Opus tertium*. Quelques années après, en 1271, il rédigea un *Compendium studii philosophie*, et, peu de temps avant sa mort, un *Compendium theologie*. Condamné solennellement par le Chapitre général de l'Ordre en 1278, il passa la fin de sa vie en prison, sauf les deux dernières années, et mourut en 1294.

Ce n'est pas ici le lieu d'insister sur le rôle et la doctrine de Roger Bacon. Qu'il suffise de rappeler que Victor Cousin, à la suite d'Amable Jourdain, a, depuis longtemps, attiré l'attention sur le « vaste et obscur monument où l'un des

1. Cambridge, 1902 ; cf. *Revue critique*, 1903, 2<sup>e</sup> partie, p. 385.

plus libres et des plus grands esprits du Moyen-Age déposa, en 1267, à trois reprises différentes, les résultats de ses recherches et de ses méditations, loin de l'œil jaloux de supérieurs inquiets et irrités, et, pour ainsi dire, dans l'inter valle de deux persécutions »<sup>1</sup>.

Il y a, dans l'*Opus majus*, un chapitre intitulé : *De Utilitate linguarum*, qui mérite encore aujourd'hui d'être lu et médité. Édélestand du Ménil en a extrait quelques lignes relatives aux dialectes de la langue française; ces lignes ont été bien souvent citées d'après lui et presque toujours mal comprises<sup>2</sup>. Je me réserve de commenter ailleurs ce que Bacon a dit du français. Il ne sera question ici que d'un autre passage, beaucoup moins connu, relatif à l'espagnol, passage qui a vivement piqué ma curiosité et sur lequel je demande la permission de m'étendre un peu.

Bacon développe cette idée, fort juste, que le latin, seule langue savante généralement connue de son temps, ne suffit pas à qui veut pénétrer les mystères de la science, parce que les livres qui renferment le dépôt de la science n'ont pas été écrits originellement en latin, mais en arabe, en grec et en hébreu. Il est d'autant plus nécessaire, dit-il, d'étudier ces trois autres langues que les traductions latines courantes sont plus défectueuses. Aucun traducteur ne s'est rencontré qui ait pleinement possédé et la connaissance du latin et la connaissance de la langue qu'il prétendait traduire en latin. Ce défaut est particulièrement sensible dans les traductions faites en Espagne d'après les textes arabes. Ici, je laisse la parole au *doctor mirabilis*, qui s'exprime ainsi :

Atque, quod vile est, propter ignorantiam lingue latine, posuerunt hispanicum et alias linguas maternas quasi infinitas pro latino. Nam pro mille millibus exemplis, unum ponatur de *Libro vegetabilium* Aristotelis, ubi dicit : « *Belenium* in Perside pernitiosissimum transplantatum Jerusalem fit comestibile. » Hoc vocabulum non est scientiale, sed laicorum Hispanorum. Nam *jusquiamus* vel *semen*

1. *Journal des Savants*, 1848, p. 354.

2. *Dict. du patois normand* (1849), p. xx. Cf. Diez, *Gramm. des lang. rom.*, trad. franç. I, 114; Brachet, *Gramm. hist.*, p. 43-44; A. Darmesteter, *Cours de gramm. hist.*, 1<sup>re</sup> partie, p. 28, etc.

*cassilaginis* est ejus nomen in latino, quod, sicut multa alia, prius ab Hispanis scholaribus meis derisus cum non intelligebam que legebam, ipsis vocabula lingue maternelle scientibus, tandem didici ab eisdem<sup>1</sup>.

Le texte que je viens de citer est connu depuis longtemps, puisqu'il figure dans l'*Opus majus* édité dès 1733. Amable Jourdain lui a consacré une attention particulière; il y revient même à deux reprises<sup>2</sup>. *A priori*, je ne trouve rien à reprendre au commentaire qu'il en a donné.

Donc, Roger Bacon nous apprend qu'il expliquait un jour devant ses élèves le texte latin courant du *Liber vegetabilium* attribué à Aristote<sup>3</sup> et qu'il se trouva arrêté par le nom de plante *belenum*<sup>4</sup>. Il leur déclara franchement — bel exemple de conscience scientifique, et rare au Moyen-Age plus encore qu'en d'autres temps — qu'il ne comprenait pas le texte et que *belenum* n'était pas un mot latin. Mais il y avait dans son auditoire des étudiants espagnols que cet aveu d'ignorance fit sourire, car eux, sachant leur langue maternelle, n'ignoraient pas que la plante appelée *belenum* par le traducteur du *Liber vegetabilium* n'était autre que la jusquiame, en latin *jusquiamus*<sup>5</sup> ou *semen capsilaginis*<sup>6</sup>.

Roger Bacon aime à se répéter. Dans le *Compendium studii philosophie*, que n'a pas connu Jourdain, il est revenu sur la question du *belenum*; nous aurions préféré qu'il choisît un autre mot dans le million d'exemples qu'il prétend avoir remarqués; mais il faut prendre ce qu'il nous donne. Voici sa seconde version de l'incident :

Sunt etiam vocabula quamplurima de lingua Lombardica et Hispanica et aliis Latinorum linguis posita in libris translatis, ut est illud de *Vegetabilibus* Aristotelis : « *Belenum* in Perside perniciosissimum, transplantatum Hierusalem factum est comestibile. »

1. *Opus majus*, édit. Bridges, t. III, p. 81-82.

2. *Recherches sur les anciennes traductions latines d'Aristote*, 2<sup>e</sup> édit., p. 111 et 173.

3. Cet ouvrage n'est sûrement pas d'Aristote; on l'attribue, avec quelque vraisemblance, à Nicolas de Damas.

4. Je ne sais pas pourquoi Jourdain emploie à deux reprises la forme *belinum*.

5. *Jusquiamus*, altération populaire de *hyoscyamus* (ὑοσκύαμος) est déjà dans Palla dius et dans Végèce.

6. La correction de *cassilaginis* en *capsilaginis* va de soi: Plinius Valerianus applique effectivement le nom de *capsilago* à une variété de jusquiame.

Quod cum legi in scholis meis et nesciretur interpretari ut oportuit, deriserunt me Hispani scholares mei, a quibus postea didici quod non fuit Arabicum, ut omnes doctores credunt, sed Hispanum; et est *semen cassilaginis* (Hermannus translator mihi dixit); et sic est de aliis innumerabilibus, licet hoc Latini doctores nesciant nec verecundantur licet ignorent interpretationes, quia estimant esse Arabicum vel Grecum<sup>1</sup>.

L'introduction du traducteur Hermann dans ce passage du *Compendium* a eu de singulières conséquences. M. Valentin Rose, un savant latiniste allemand qui a édité beaucoup de médecins latins (Anthimus, Theodorus Priscianus, Gargilius Martialis, Cassius Felix, etc.), a écrit, en 1874, un très intéressant article intitulé : « Ptolémée et l'École de Tolède, » article qui a paru dans l'*Hermes*, tome VIII, p. 327-349. En manière d'introduction, M. V. Rose a rappelé ce qu'on savait des premiers traducteurs latins d'ouvrages arabes, lesquels doivent avoir vécu plus ou moins longtemps à Tolède, à partir du milieu du XII<sup>e</sup> siècle : Gérard de Crémone, Michel l'Écossais, Alfred l'Anglais, Hermann l'Allemand, Guillaume le Flamand. Grande a été ma surprise de voir comment M. V. Rose interprétait le *Compendium*. Pour lui, Bacon n'est que le porte-parole de l'Allemand Hermann, et c'est à Hermann et non à Bacon que serait arrivée l'histoire du *belenum*. « Ainsi, dit-il, des *Hispani scholares*. Où? à Paris? en Espagne? à Tolède même? Il est absolument impossible de se représenter la chose autrement<sup>2</sup>... » C'est aller vite en besogne. Si nous n'avions que le texte du *Compendium*, il faudrait voir. Mais, en présence du récit très clair de l'*Opus majus*, est-il permis d'hésiter? Je ne le pense pas. Sans doute, la phrase incidente *Hermannus translator mihi dixit* embrouille un peu la pensée de Bacon, et le premier éditeur, M. Brewer, s'est même demandé s'il ne fallait pas corriger *mihi* en *nihil*. Je ne vois pas ce qu'on y gagnerait. Il me paraît certain que

1. *Fr. Rogeri Bacon opera quædam hæcenus inedita*, vol. I, p. 467, édit. Brewer, 1859.

2. *Hermes*, p. 328. Cf. la note où il est dit : « C'est ainsi du moins que je comprends les paroles de Roger, qui a l'air de parler en son propre nom et de ses propres « élèves espagnols » (à Paris, naturellement); mais alors, que signifie la note ajoutée à ce récit : *Hermannus translator mihi dixit*? »

Bacon a voulu, au dernier moment, invoquer le témoignage de l'Allemand Hermann pour confirmer ce que lui avaient dit les étudiants espagnols, à savoir que *belenum* n'était pas un mot arabe, mais un mot espagnol qui désignait la jusquiame.

Ces jeunes gens avaient raison, évidemment, puisque la langue espagnole emploie encore aujourd'hui le mot *beleño* (écrit jadis concurremment *veleño*) pour désigner la plante en question. Et c'est ainsi que Roger Bacon s'aperçut, non sans horreur, que la langue des « laïques d'Espagne » usurpait la place de la langue scientifique. Et la constatation de ce fait, si « vil » pour lui, est à nos yeux une chose infiniment précieuse, car elle nous fait espérer que les philologues qui auront la patience de dépouiller les anciennes traductions latines des ouvrages arabes y trouveront un certain nombre de mots espagnols faciles à reconnaître sous le voile transparent d'une latinisation superficielle. Si l'on se rappelle que ce mouvement de traduction a commencé au milieu du XII<sup>e</sup> siècle<sup>1</sup>, on ne dédaignera pas les trouvailles de ce genre.

M. Simonet, professeur d'arabe à Grenade, a jadis, dans un recueil très important<sup>2</sup>, signalé un grand nombre de mots, latins ou espagnols, qu'il a relevés, à partir du IX<sup>e</sup> siècle, dans les ouvrages ou dans les glossaires arabes rédigés en Espagne. Il a ainsi singulièrement étendu et élargi notre connaissance de la période archaïque de la langue espagnole. On pourrait utilement compléter son travail en explorant la source que je viens d'indiquer et à laquelle il ne semble pas avoir songé à puiser. Puisque Roger Bacon m'en offre l'occasion, je voudrais étudier quelques mots relevés dans cette ancienne traduction latine du *Liber vegetabilium*, dont une bonne édition a été donnée en 1841 par E.-H.-F. Meyer<sup>3</sup>.

Elle se présente à nous dans deux conditions qui, à un certain

1. Voyez A. Jourdain, *Rech. sur les anc. trad. latines d'Aristote*, 2<sup>e</sup> éd., p. 111 et s. Nous savons que le *Traité de l'âme* d'Avicenne fut traduit en latin par l'archidiacre Domingo Gonzalez, qui ne savait pas l'arabe, grâce au concours d'un juif qui mettait d'abord l'arabe en espagnol, et cela entre 1130 et 1150 (*Ibid.*, p. 111 et 449). De même, d'après Bacon, Hermann ne savait pas l'arabe, « quia Saracenos tenuit in Hispania qui fuerunt in suis translationibus principales » (*Compendium philos.*, éd. Brewer, p. 472).

2. *Glosario de voces ibéricas y latinas usadas entre los Mozárabes* (Madrid, Fortanet, 1889.)

3. *Nicolai Damasceni De Plantis libri duo* (Lipsiae, sumtibus L. Voss.)

point de vue, lui donnent beaucoup de prix, mais qui contribuent malheureusement à en rendre l'interprétation assez délicate : le texte arabe sur lequel elle a été faite, et le texte grec sur lequel avait été faite la traduction arabe ont également disparu. Il faut bien se mettre dans l'esprit que le texte grec couramment reproduit et que l'on voit parfois cité dans nos dictionnaires classiques sous le nom d'Aristote<sup>1</sup> n'a rien à voir avec le célèbre philosophe, mais qu'il dérive soit de la version arabe perdue, soit même de notre texte latin, c'est-à-dire qu'il remonte tout au plus à la fin du xiii<sup>e</sup>, peut-être même au xiv<sup>e</sup> siècle seulement.

Avant de dépouiller le texte du *Liber vegetabilium*, il serait bon d'être fixé sur la date approximative de cette traduction et sur la personnalité de son auteur. Ce n'est pas chose facile si l'on ne consulte que ce qui a été imprimé à ce sujet.

Les premiers bibliographes ne connaissaient notre traducteur que sous le nom d'Alfred l'Anglais, *Alveredus Anglicus* et le faisaient « fleurir » vers 1270<sup>2</sup>. Jourdain lui a restitué le surnom « de Sarchel », qu'il déclare avoir lu dans le manuscrit latin 478 de la Bibliothèque nationale, et ayant constaté que la traduction était dédiée à Roger de Hereford, qui passe pour avoir vécu à Cambridge vers 1170, il a vieilli notre Alfred d'un bon siècle<sup>3</sup>. Puis est venu Benjamin Hauréau, qui a étudié un autre ouvrage d'Alfred, le *De motu cordis*<sup>4</sup>, et qui, sans explication préalable, nomme l'auteur *Alfred de Sereshel* et déclare qu'il a dû écrire le *De motu cordis* avant 1210. Enfin, M. le professeur C.-S. Barach a publié en 1878 ses *Excepta e libro Alfredi Anglici De motu cordis*<sup>5</sup> et a soumis à un examen critique les notions

1. Par exemple dans le dictionnaire grec de M. Bailly, au mot βελένιον. On voit combien on se tromperait si, sur la foi des apparences, on se figurait que l'espagnol *beleño* vient du grec βελένιον. M. Holder ne s'est pas douté du piège où il tombait en recueillant le mot βελένιον dans son *Alt-celtischer Sprachschatz*.

2. Cf. Ulysse Chevalier, *Rép.*, *Bio-bibliogr.*

3. *Rech.*, 2<sup>e</sup> édit., p. 105 et suiv. C'est par un simple lapsus qu'on a imprimé *Alfred de Morley*; il y a là une confusion avec un écrivain très différent, *Daniel de Merlai* (et non *Morley*), qui a, lui aussi, fréquenté Tolède et sur lequel on peut consulter l'article de M. V. Rose mentionné ci-dessus.

4. *Mém. de l'Acad. des Inscriptions*, XXVIII<sup>2</sup>, p. 317-334.

5. Cet opuscule, qui contient aussi le *De differentia anime et spiritus* de Costa-ben-Lucas traduit en latin par Jean de Séville, forme le tome II de la *Bibliotheca philosophorum mediae Aetatis* publiée à Innsbruck, et qui n'a malheureusement pas été continuée.

biographiques contradictoires qu'on avait accumulées avant lui. Réserveant son jugement sur la question du vrai surnom d'Alfred et sur la dédicace à Roger de Hereford de la traduction du *Liber vegetabilium*, il a donné de bonnes raisons pour nous décider à croire qu'Alfred ne pouvait pas avoir écrit au XII<sup>e</sup> siècle, mais que c'était un contemporain, un peu plus âgé, de Roger Bacon<sup>1</sup>.

En présence de ces divergences, il m'a bien fallu faire appel aux richesses, trop rarement exploitées à fond, qui dorment dans le dépôt des manuscrits de notre Bibliothèque nationale. Voici ce que j'ai pu constater au cours d'une enquête nécessairement un peu rapide.

Le manuscrit latin 478, cité inexactement par Jourdain, nous donne le titre suivant (f<sup>o</sup> 42) : *Liber Aristotelis de vegetabilibus et plantis translatus ab arabico in latinum a magistro ALVREDO DE SARESHEL. Prologus ejusdem ad magistrum R. DE HEREFORD*[1A]. Ce manuscrit est du milieu du XIV<sup>e</sup> siècle.

La manuscrit latin 12953 (ci-devant de Saint-Germain-des-Prés), écrit à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle, contient le même ouvrage à partir du folio 315. Il n'a pas de titre; mais les cinq premières pages nous offrent, dans leur partie inférieure, un commentaire verbeux écrit en caractères microscopiques contemporains de l'écriture du texte, où l'on peut puiser de précieux renseignements<sup>2</sup>. J'en extrais les lignes suivantes, dont on appréciera l'importance :

Ante tamen quam principale intentum agrediamur, exponamus quemdam prologum quem premisit intentioni istius libri magister ALVEREDUS DE SARESHIA<sup>3</sup>, qui istum librum transtulit de arabico in latinum, qui prologus ibi incipit : *Tria, ut, ait, Emp[edocles]*, etc., in quo quidem prologo significat dictus Magister ALVEREDUS primo quo-

1. C'est ce qu'avait déjà indiqué en passant Emile Charles, dans sa thèse sur Bacon (Bordeaux, 1861, p. 329).

2. Il y a aussi un commentaire marginal, disposé sur cinq colonnes, qui s'étend sur quatorze feuillets (jusqu'au milieu du chap. VI du livre II de l'édition Meyer), mais il est sans intérêt à notre point de vue.

3. J'ai quelques doutes sur les deux dernières lettres de ce mot, mais ma lecture est ce qu'on peut tirer de mieux, il me semble, du manuscrit; on dirait que le scribe n'a pas lu bien clairement le modèle qu'il avait sous les yeux pour ce mot. Il n'a certainement pas voulu écrire *Sareshel*, mais il n'est pas impossible que le manuscrit qu'il copiait offrit cette leçon, ou peut-être une abréviation suspensive après l'h.

modo se habuit in transferendo librum istum... *Tibique hoc opus. Insinuat cui devovit hoc opus ab ipso translatum, dicens quod cuidam dilectissimo suo qui, ut dicitur, vocabatur magister ROGERRUS PUER DE HEREFORDIA, ad quem dicit se hoc opus devovisse, tanquam si quis conferat Baco uvas maturas aut Cereri spicas maturas, per hoc innuens habundanciam dicti magistri in philosophia... et sic terminatur prologus ALVEREDI.*

Entre la leçon douteuse *Sareshia* du manuscrit 12953 et la leçon bien nette *Sareshel* du manuscrit 478, je crois qu'il faut choisir cette dernière; elle est, d'ailleurs, appuyée indirectement par le manuscrit latin 955 de Vienne qui offre pour le traité *De Motu cordis* le titre suivant : *Liber magistri Alexandri* (faute pour *Alveredi*) de *Farewell* (faute pour *Sareshell*)<sup>2</sup>.

Quant à la réalité de la dédicace à Roger de Hereford, elle ne peut plus être mise en question. M. Barach déclare que dans le passage du prologue où Alfred désigne celui à qui il dédie sa traduction, tous les manuscrits qu'il a vus portent une simple initiale : *dilectissime mi R.*<sup>3</sup> Il en est, en effet, ainsi ordinairement; mais le manuscrit latin 6323 de la Bibliothèque nationale porte en toutes lettres : *Rogere*<sup>4</sup>; d'ailleurs, les témoignages des manuscrits 478 et 12953 sont assez explicites. Ce dernier, il est vrai, est le seul où Roger de Hereford soit appelé *Rogerus Puer*. Il faut en prendre acte, et attendre que des recherches ultérieures nous éclairent sur ce point. Il apparaît comme probable qu'il y a eu deux Roger de Hereford, et que celui à qui Alfred de Sareshel a dédié sa traduction appartient à une génération plus récente que celui qui vivait à Cambridge vers 1170, si tant est que cette dernière donnée soit exacte.

Je reviens au texte latin du *Liber vegetabilium* pour y glaner quelques mots intéressants. A tout seigneur tout honneur : en dépit de l'ordre alphabétique, on m'en voudrait de ne pas commencer par *belenum*.

1. *Sic*; c'est évidemment une faute pour *Rogerus*.

2. Voyez Barach, *op. laud.*, p. 4.

3. *Loc. laud.*, p. 10.

4. A signaler, cependant, la leçon isolée du ms. lat. 6323, qui donne : *dilectissime mi Anselme*.

BELENUM. — Il ne s'agit pas de décider — et peut-être les moyens nous manqueraient-ils pour le faire — si l'auteur grec du livre que nous étudions a entendu désigner la jusquiame ou toute autre plante<sup>1</sup>, mais de savoir ce que le traducteur latin entendait par *belenum*. C'est assurément la jusquiame, appelée en espagnol *beleño* et en portugais *velenho*. Le juif Ibn Buclarix, qui écrivait à Saragosse, vers 1110, son *Almostaini* (traité de matière médicale), a enregistré, comme usité autour de lui pour désigner la jusquiame<sup>2</sup>, le mot *belenyo*. D'où vient ce mot qu'aucune autre langue romane ne paraît posséder? *Grammatici certant...* Et je n'ai pas la prétention de mettre fin au combat. Diez avait songé au latin *venenum*, mais il a donné lui-même de bonnes raisons pour écarter cette hypothèse. La jusquiame s'appelle en anglo-saxon *belene*, *beolene*, *belone*, en ancien haut-allemand *bilisa* et *bielme* (allemand moderne *bilsenkraut*), en russe *belena* (inutile de citer les autres langues slaves), etc. Il y a certainement de l'indo-européen là-dessous. L'espagnol et le portugais représentent peut-être le rameau celtique de la grande famille : on remarquera, en effet, que Dioscoride déclare que les Gaulois appellent la jusquiame βελινουντία<sup>3</sup>, et que le pseudo-Apulée enregistre comme ayant la même provenance *belinuncia*<sup>4</sup>, qu'un manuscrit de Breslau remplace par *bellinoton*<sup>5</sup>. Faut-il aller plus loin et affirmer, avec Zeuss et Diefenbach, que ce nom de la jusquiame vient de ce que cette plante était dédiée par les Gaulois à leur dieu Belenos? Je n'ose me prononcer<sup>6</sup>.

Les autres mots que nous avons relevés dans Alfred ne nous arrêteront pas bien longtemps : ce sont des mots arabes lati-

1. Voyez sur ce point l'édition Meyer, où l'on trouvera une longue note sur *belenum* à la page 121.

2. Simonet, s. v°.

3. Edition Sprengel, IV, § 59.

4. § 5 (éd. Ackermann, p. 155).

5. Cf. *bilonoton* et *bilonothonon* dans Goetz, *Corpus gloss. lat.*, III, 554<sup>36</sup> et 185<sup>66</sup>.

6. Mon collègue M. Antoine Meillet veut bien m'apprendre que les langues slaves possèdent un verbe qui paraît dérivé du nom de la jusquiame et qui signifie « délirer »; dans ces mêmes langues, ajoute-t-il, il est impossible de ne pas noter les contacts du nom de la jusquiame avec le thème d'un autre verbe qui signifie « bavarder, bégayer ». Peut-être est-il à propos de faire remarquer que, d'après Dioscoride et le pseudo-Apulée, les Romains donnaient à la jusquiame le nom de *insana*.

nisés. Dans d'autres cas de ce genre, on peut croire que l'ignorance du terme latin propre est la seule cause de la latinisation superficielle du terme arabe; mais pour ceux que nous avons retenus, comme nous les retrouvons dans la langue espagnole, il nous paraît évident que les termes arabes avaient déjà fait brèche dans la langue courante des populations romanes de l'Espagne, et c'est ce qui en fait l'intérêt à nos yeux.

ACELGA. — Quedam herbe ad duas extremitates declinant, ut olus quod dicitur olus regium, quia est herba et olus, et similiter *acelga*, I, 12 (éd. Meyer, p. 18, l. 15). — Esp. *acelga*, portug. *acelga* et *selga*, variété de bette (*Beta cyclo* L.), de l'arabe *as-selga*, même sens, que l'on rattache au grec *σικελός*.

ATHARAF. — Quedam vivunt in humido loco et quedam in arido et quedam in utroque, ut salix et *atharafa*, I, 13 (p. 19, l. 25). — Esp. ancien *atarfe*, tamaris, de l'arabe *at-tharfa*, même sens; l'esp. actuel est *taray*, mot qui doit aussi se rattacher à l'arabe, mais dont la désinence est surprenante.

BELOTA. — Fructuum quidam sunt in siliquis, ut grana, et quidam in casta, ut *belote*, I, 14 (p. 21, l. 21). — Esp. *bellote*, portug. *belota*, gland, de l'arabe *belluth*, même sens. Quant au mot *casta*, M. Meyer y voit une altération de l'arabe *gest*, nom de la pellicule qui se trouve sous le péricarpe du gland; c'est fort douteux. Quelques manuscrits portent *casca* et *cascha* au lieu de *casta*, et l'on se demande s'il ne s'agit pas du péricarpe lui-même, et s'il ne faudrait pas reconnaître dans la forme latinisée le mot espagnol *casca* « écorce »; ce point ne pourrait être élucidé que par une étude minutieuse fondée sur l'examen d'un grand nombre de manuscrits.

CASTA. — Voyez BELOTA.

CUSCUTA. — Hoc proprium est plante multum spinose, ut *cuscute*, II, 7 (p. 37, l. 25). — Esp. et portug. *cuscuta*, *cuscute*, de l'arabe *couchout*, même sens. Il y a une dissemblance pho-

nétique assez étrange entre la forme commune à l'espagnol et au portugais et la forme arabe, et l'on ne s'explique pas d'où vient le son explosif du *c* dans la seconde syllabe du mot roman. Les variantes relevées par Meyer ne donnent pas l'explication de ce singulier phénomène.

NENUFAR. — *Planta ut nenufar*, II, 7 (p. 35, l. 3). — Esp. *nenufar*, nénufar, de l'arabe-persan *ninoufar* et *niloufar*, même sens.

TERUGENA. — *Terugena* abscissa et plantata secus Mare Viride fortasse fiet sesebram, I, 17 (p. 23, l. 20). — Esp. *toronjil* et *toronjina*, mélisse, de l'arabe *turunj* et *turunjan*, même sens. La leçon adopté par Meyer ne paraît pas la meilleure : le manuscrit latin 478 de la Bibliothèque nationale porte *turugen* et le manuscrit latin 6322 *turinga*, leçons qui sont plus voisines de l'espagnol et de l'arabe.

J'ajoute, pour terminer, que ces quelques notes sont loin d'épuiser la matière, et que, même après l'édition de Meyer, il y aurait lieu d'établir un texte vraiment critique de l'intéressante traduction d'Alfred de Sareshel. Je serais heureux si mes observations avaient pour résultat de provoquer à l'accomplissement de cette tâche un érudit mieux outillé que moi pour la mener à bonne fin.

ANTOINE THOMAS.

